

LE FANTASQUE.

modèles, et celles qu'il faut éviter et mépriser. En un mot, il est du devoir d'une mère d'inspirer à son fils les vertus civiques, l'orgueil de l'honneur, la fraternité, le patriotisme, l'abnégation, le dévouement.

Les premières leçons demeurent ineffaçables ; si la mère s'est contentée de nourrir et d'embellir le corps de son fils, il pourra devenir un homme fort et vigoureux, mais il ne sera ni un bon frère envers ses semblables, ni un bon citoyen. Car, il ne faut pas l'oublier, ce n'est point la batarde éducation puisée dans les collèges, tels qu'ils sont institués, qui fait l'homme utile dans la société ; l'on en sort aussi pauvre de moralité que lorsque l'on y est entré. La saine éducation de l'âme ne s'imprime qu'au sein de la famille ; et si elle appartient au père par l'exemple, elle appartient autant à la mère par les préceptes.

A l'époux, sans nul doute, les pénibles labeurs, les dures fatigues, le courage et les dangers ; mais à l'épouse, en compensation, les tendres paroles qui fortifient la douce affection qui sèche les sueurs, l'élan de l'admiration, la récompense de l'homme enfin.

Non, son activité ne se borne point aux détails domestiques : Dieu lui a dévolu une plus large part dans l'immense partage de ses biens. Compagne de l'homme, elle doit marcher avec persévérance à ses côtés, le suivre dans tous les détours du sentier de la vie, et comme un bon ange ne jamais se reposer que lorsque lui-même sommeille. Par elle il faut que le travail se change en plaisir, que les peines s'effacent, que la douleur se taise, que les joies se multiplient ; aux jours d'épreuve et de faiblesse, il faut que l'époux trouve en elle un soutien ; qu'elle lui soit un conseil et un guide dans ses entreprises, un frein dans ses passions, un généreux enthousiasme alors que pour sauver le pays en danger il est besoin du sacrifice de son sang.

Femmes du peuple, tel est votre devoir vis-à-vis de celui en qui vous avez placé le soin de votre bonheur. Oh ! ne rougissez pas de l'obscur condition que le sort vous a faite. Privées de dot, ne déguisez point sous un masque trompeur votre honorable pauvreté ; relevez fièrement la tête, au contraire, montrez dans leur simplicité ces vêtements payés du fruit de vos veilles, vos membres amaigris par le travail, et dites-vous avec orgueil que vous n'échangeriez point contre de l'or mal acquis la vertu qui vous distingue.

Dans la cité, où le cercle des relations embrasse une population entière, le rôle de la femme consiste à poser les bornes de la convenance et à policer les mœurs. Eh bien ! il serait temps qu'à son appel la fraternité devînt la devise de tous ; la seule loi qui présidât à ces réunions dont le plaisir est le mobile. Si la femme veut, si elle peut, lui être réservé de faire descendre parmi nous le sentiment d'un fraternel amour, de même qu'il lui est donné de dégrader ou de relever les mœurs publiques ; tout ce qui tient de la morale est son domaine. Le salon où elle règne ne devrait pas être seulement un lieu de fête, mais encore un tribunal sévère où serait jugée la conduite de chacun ; ouvert aux hommes qui portent un front pur, il devrait être fermé à tous ceux dont la vie est une fois souillée. Là, le citoyen vertueux devrait recevoir les éloges qu'il a mérités, et être offert à l'émulation des jeunes gens lancés dans la carrière du monde.

C'est ordinairement ces fleurs dans les cheveux, des rubans et des dentelles sur les bras, que les femmes se montrent en public ; mais ces fraîches et légères ornements, que de larmes n'ont-elles pas coûté ! Que de merveilles écloses ou semées dans le misérable sumphtat que les larmes du pauvre qui travaille sont destinées à couler sur les épaules de nos femmes pour aussitôt, rosée vivifiante, y faire pou-